

### SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS

*La Schola Francorum.* — Les églises nationales. —  
Chateaubriand et Madame de Beaumont.

Dès le septième siècle, les pèlerins étrangers commencèrent d'affluer dans la Ville Apostolique. Ils venaient de France, de Germanie, d'Espagne, d'Angleterre, de Saxe, de Frise et jusque des royaumes scandinaves. Quand, après deux ou trois mois de route, ils apercevaient enfin Rome, du haut du Monte-Mario, ils faisaient halte pour entonner l'admirable cantique :

O Roma nobilis, orbis et domina,  
Cunctarum urbium excellentissima,  
Roseo martyrum sanguine rubea,  
Albis et virginum liliis candida,  
Salutem dicimus tibi per omnia,  
Te benedicimus, salve! per sæcula.

« O noble Rome, maîtresse du monde, excellente parmi toutes les villes, rouge du sang des martyrs, blanche du lys des vierges, salut! Nous te bénissons à travers les siècles. »

### SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS 285

Une fois arrivés, ils restaient groupés, accomplissant leurs dévotions en commun et se prêtant une aide mutuelle en cas de besoin. Des sociétés permanentes se formèrent ainsi, entre gens de même pays. On les désignait sous le nom de *Scholæ peregrinorum*; chacune d'elles choisissait, dans les parages de Saint-Pierre, une église comme centre de ralliement. La *Schola Francorum* avait adopté l'Église du Saint-Sauveur, la *Schola Saxonum* l'Église du Saint-Esprit, la *Schola Frisonum* l'Église de Saint-Michel, etc. Avec le produit de leurs aumônes et de leurs dons, elles s'occupaient de secourir les voyageurs nécessiteux, de soigner les malades, d'enterrer les morts, de rapatrier les orphelins. Toute *schola* importante eut bientôt son hôpital et son cimetière.

L'Église du Saint-Sauveur, où se rassemblaient les pèlerins de France, était située contre la basilique vaticane, sur l'emplacement de la sacristie actuelle. L'hôpital de la corporation se trouvait à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Palais du Saint-Office. Le cimetière existe encore, à quelque cent mètres de là, mais sous le nom de *Campo santo dei Tedeschi*, l'enclos ayant été acquis plus tard par les Allemands.

Le jubilé de l'an 1300 accrut encore le pres-

tige de Rome dans l'imagination des peuples catholiques. Les fidèles accoururent par milliers aux tombeaux des Apôtres : l'Europe entière défila devant les sépulcres sacrés. Durant l'exil d'Avignon et le Grand Schisme, le mouvement se ralentit, s'arrêta presque. Mais, dès le pontificat de Martin V, les pèlerins reprirent en masse le chemin de la métropole chrétienne.

Rome se couvrit alors de fondations étrangères. Chaque pays voulut avoir son église nationale. On vit s'élever presque simultanément Saint-Louis des Français, Saint-Yves des Bretons, Saint-Nicolas des Lorrains, Saint-Claude des Bourguignons, Sainte-Marie-du-Montserrat des Espagnols, Saint-Antoine des Portugais, Saint-Martin des Suisses, Sainte-Brigitte des Suédois, Saint-André des Écos-sais, Saint-Jérôme des Esclavons, une foule d'autres en plus. Chaque ville d'Italie voulut également posséder son église particulière. Et, de même que pour les pays étrangers, il y eut Saint-Jean des Florentins, Sainte-Catherine des Siennois, Saint-Ambroise des Lombards, Saint-Pétrone des Bolonais, Sainte-Marie des Siciliens, Saint-Barthélemy des Bergamasques, etc.

L'Église de Saint-Louis-des-Français a été fondée en 1478. Les événements politiques et la pénurie financière interrompirent plusieurs fois les travaux.

La façade ne fut construite qu'en 1580, sous la direction de Giacomo della Porta. C'est la plus belle partie de l'édifice. L'heureuse division des étages, l'importance des surfaces nues, la simplicité des ornements produisent un aspect calme et grave qui manque trop souvent aux frontispices des églises romaines.

La décoration intérieure est, au contraire, surchargée. Elle n'a de remarquable qu'un somptueux plafond de Natoire, le *Triomphe de saint Louis*, et l'œuvre capitale du Dominiquin, deux fresques d'une large ordonnance et d'un réalisme énergique, *la Vie et le Martyre de sainte Cécile*.

Mais le véritable intérêt de l'église n'est pas dans ses peintures : il est dans ses inscriptions et dans ses tombeaux. On y peut reconstituer la biographie entière du monument. Et, pour qui sait la lire, c'est un grand chapitre d'histoire, c'est tout le rôle politique et moral de la France à Rome qui s'y trouve raconté. Cardinaux, prêtres, diplomates, savants, artistes, soldats, voyageurs, les plus illustres comme

les plus humbles de ceux qui gisent là portaient jadis un nom français; leurs cendres ont réellement fait de ce lieu une terre française.

Dans la première chapelle de gauche, une dalle de marbre appliquée au mur désigne la place où, par un triste soir de novembre 1803, Chateaubriand inhuma Pauline de Montmorin, comtesse de Beaumont.

Exténuée de souffrance, respirant à peine, elle était venue s'éteindre dans les bras de son ami. Elle savoura pendant vingt jours cette volupté suprême. A la voir si aimante et misérable, il sut enfin trouver des mots dignes d'elle. Il la berça de paroles tendres. Devant ces pauvres yeux qui allaient bientôt se remplir d'ombre, il évoqua toute la magie automnale du spectacle romain. Elle avait dit naguère : « Le style de M. de Chateaubriand me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour; il joue du clavecin sur toutes mes fibres. » Leurs derniers entretiens la remuèrent bien plus encore. Le virtuose qu'il était se surpassa. Elle mourut, nous affirme-t-il, « désespérée et ravie ».

Un bas-relief, ciselé dans la dalle funèbre, nous représente la jeune femme étendue sur sa couche

d'agonie. D'une main, elle semble montrer les images de ses parents, tous morts au temps de la Terreur. La réponse de Rachel est gravée sous les médaillons : *Quia non sunt!* Plus bas on lit cette épitaphe :

D. O. M.

APRÈS AVOIR VU PÉRIR TOUTE SA FAMILLE,  
SON PÈRE, SA MÈRE, SES DEUX FRÈRES ET SA SŒUR,  
PAULINE DE MONTMORIN,  
CONSUMÉE D'UNE MALADIE DE LANGUEUR,  
EST VENUE MOURIR SUR CETTE TERRE ÉTRANGÈRE.

F. A. DE CHATEAUBRIAND A ÉLEVÉ CE MONUMENT  
A SA MÉMOIRE!

Est-ce bien à la mémoire d'elle, n'est-ce pas plutôt à la gloire de lui-même qu'il a élevé ce monument? Ne pouvait-il rendre à la morte un hommage plus discret? Quel besoin avait-il de se nommer dans l'épitaphe? Tout l'orgueil, tout l'égoïsme du personnage s'étale sur cette plaque de marbre.